

## **Gugusses, bastringue et fourbi** **Les Patentes du Mois Multi**

Élizabeth Plourde

---

Number 104 (3), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26416ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Plourde, É. (2002). Gugusses, bastringue et fourbi : les Patentes du Mois Multi. *Jeu*, (104), 154–160.

# Gugusses, bastringue et fourbi : les Patentes du Mois Multi

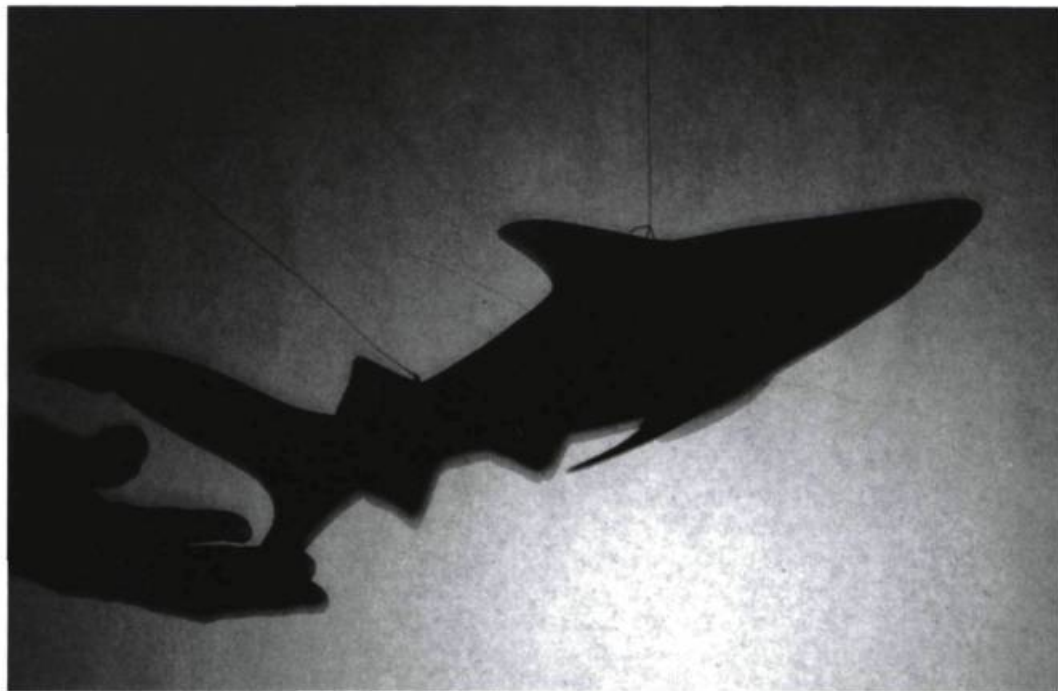
## Le Mois Multi, édition 2002

Événement multidisciplinaire coproduit par les Productions Recto-Verso, Antitube, Avatar, CKIA et L'Œil de poisson, en collaboration avec Vasistas 02 (Théâtre la Chapelle), présenté du 1<sup>er</sup> au 24 février 2002 au complexe Méduse de Québec.

Lorsque arrivent février et ses froids sibériens sur les remparts de la Vieille Capitale, le (trop) peu fréquenté complexe Méduse se voit littéralement pris d'assaut par une véritable cohorte de créateurs, tous plus ou moins illuminés, qui s'y réunissent dans le but avoué d'en faire le lieu de rassemblement des artistes et amateurs d'arts multidisciplinaires à Québec. Pour les créateurs, performeurs et installateurs désireux de faire connaître leur travail à un public élargi, le Mois Multi est *le* rendez-vous annuel à ne pas manquer !

Événement international, le Mois Multi se veut un lieu d'échanges, d'abord entre des praticiens provenant cette année du Canada, des États-Unis, de la Norvège et de la France, mais aussi entre un public et des œuvres ; on y convie le spectateur à cultiver sa curiosité en l'alimentant à la source même d'une pratique artistique vivante, actuelle, en constante évolution. Du reste, au dire des organisateurs du rassemblement, l'esprit même de l'événement assure la continuité de cette idée de rencontre puisqu'il se veut le creuset du contact entre le public, les artistes et leur œuvre. La convergence de trajectoires dissemblables, mais complémentaires, contribue pour une large part à entretenir le dynamisme de l'événement et à le maintenir en perpétuelle effervescence, ce qui n'est pas peu dire ! Et ce n'est pas une mince affaire, d'un point de vue logistique, que ce festival du « multi » : les Productions Recto-Verso se chargent de la coordination, Méduse fournit l'infrastructure et chaque participant s'amène avec son bagage de trouvailles, transformant le Studio d'Essai et la Salle Multi en laboratoires de recherche où, pendant près de quatre semaines, langages, techniques et disciplines artistiques se croisent, se questionnent et s'hybrident pour créer des formes nouvelles à caractère novateur, bouleversant à tout coup les modes de perception traditionnels du spectateur. Et comme la plupart des créateurs, issus de disciplines aussi variées que le théâtre, le cinéma, la musique actuelle, la vidéo, etc., font figure de visionnaires au sein même de leur pratique artistique, les résultats sont bien souvent stupéfiants ! Car ils sont de plus en plus nombreux, à Québec, les praticiens qui s'intéressent aux arts médiatiques, à l'intégration des nouvelles technologies et à la problématique de la multidisciplinarité, que ce soit au théâtre ou ailleurs.

Suivant une ligne de pensée axée sur la pluralité des langages et le métissage des disciplines, les Productions Recto-Verso se sont associées à quatre organismes partenaires et membres de la coopérative Méduse, en l'occurrence : Antitube, organisme destiné à la diffusion de la culture cinématographique et vidéographique à Québec ; Avatar, regroupement constitué d'artistes dont le mandat est de promouvoir la recherche, la création et la diffusion en art audio et en art électroniques ; CKIA, média communautaire radiophonique qui privilégie la diversité culturelle et l'expression dans ses formes et ses genres les plus divers ; et finalement l'Œil de poisson, centre de production et de diffusion en art actuel et multidisciplinaire, tourné vers les arts visuels, et plus spécifiquement vers le médium photographique. Le regroupement de ces cinq organismes aux champs d'intérêt diversifiés, mais interpénétrants, génère des œuvres hybrides et permet au public de découvrir des spectacles que l'on peut, a



*Le requin blanc se multiplie*, spectacle de Marcelle Hudon. Création de la compagnie Codes d'accès, présentée par les Productions Recto-Verso à l'occasion du Mois Multi 2002. Photo : Marcelle Hudon.

*priori*, difficilement étiqueter. Cela dit, le Mois Multi n'a guère de souci unificateur en ce qui a trait au choix des présentations : des performances audio côtoient des œuvres cinématographiques avec traitement de l'image en direct, des installations vidéo interactives s'érigent aux côtés de créations pour marionnettes. Un seul critère de sélection : l'intégration du « composite », sans discrimination formelle ou médiatique. Ainsi, l'ouverture à l'« Autre » est totale. D'autre part, cette année encore, le Mois Multi s'est associé à Vasistas 02 (Théâtre la Chapelle) afin de promouvoir certaines œuvres, préalablement présentées à Québec, sur la scène nationale et ainsi permettre à bon nombre de productions de s'expatrier ailleurs au Canada et plus particulièrement à Montréal. Ainsi, quelques spectacles, dont *Machin-E (E pur, si muove!)* des Productions Recto-Verso et *Le requin blanc se multiplie* de Marcelle



Hudon, ont pu bénéficier d'une diffusion plus étendue, diffusion fort bien accueillie de la part des créateurs... et du public montréalais !

Pour sa troisième édition, le Mois Multi s'est doté d'une thématique originale : les Patentes. Le choix ne saurait surprendre, les artisans de l'événement étant tous un peu inventeurs à leurs heures, et leurs œuvres, à des degrés divers, sont autant de monuments érigés au bricolage. J'ai choisi d'aborder ici trois spectacles de factures très contrastées : *Le requin blanc se multiplie*, création pour marionnettes nouvelles, musiciens et vidéo, d'après une idée originale de Marcelle Hudon, *Mody Bleach*, performance audio et cinéma d'un collectif de jeunes cinéastes français, et *l'École d'aviation*, installation avec automatisation de la performeuse québécoise Diane Landry. Trois œuvres à caractère singulier, trois types de réception distincts, trois spectacles hors de l'ordinaire.

### **Bazar bizarre : *Le requin blanc se multiplie***

Marcelle Hudon est reconnue pour son théâtre de marionnettes insolite et audacieux. L'an dernier, lors du Mois Multi, elle nous présentait *Portraits de la Renarde*<sup>1</sup>, un spectacle tout en ombres et en images vidéo. Cette année, elle réitère l'expérience, non pas en matérialisant ses propres pensées, mais en s'appropriant plutôt celles des autres. Œuvre multidisciplinaire, *Le requin blanc se multiplie* se penche sur les phénomènes de l'imaginaire et du rêve pour en proposer une illustration scénique à l'aide

#### ***Le requin blanc se multiplie***

IDÉE ORIGINALE : MARCELLE HUDON ; IMAGES ET MARIONNETTES : MARCELLE HUDON ; COMPOSITEURS : KARÈYA AUDET, BERNARD FALAISE ET NICOLAS GILBERT ; MUSICIENS : KARÈYA AUDET, MARIE-NOËLLE CHOQUETTE (FLÛTES), BERNARD FALAISE, PHILIP HORNSEY (PERCUSSIONS), CLEMENS MERKEL (VIOLON), ET JULIE VEILLEUX (CLARINETTES) ; MANIPULATEURS : LOUISE HUDON, MANON LABRECQUE ET ALAIN LAVALLÉE ; ÉCLAIRAGISTE : ROBERT GAUTIER ; SONORISATEUR : OLIVIER BELANGER ; COSTUMES DE L'AVEUGLE ET DE L'AMOUREUX TRISTE : RICHARD LABBÉ ET ÉVELYNE POISSON. CRÉATION (MARIONNETTES, OMBRES, MUSICIENS ET VIDÉO) DE LA COMPAGNIE CODES D'ACCÈS, PRÉSENTÉE PAR LES PRODUCTIONS RECTO-VERSO LES 8 ET 9 FÉVRIER 2002, À LA SALLE MULTI DU COMPLEXE MÉDUSE.

de marionnettes de toutes sortes, d'images sonores et vidéo. Lors d'une étape liminaire, Marcelle Hudon, flanquée de la compositrice de musique électroacoustique Karèya Audet, a rencontré des gens de tous âges afin de recueillir quelques bribes de leurs songes selon trois grands axes : la fabulation, le souvenir les ayant le plus marqués et un rêve endormi récent resté vivant dans leur mémoire. À partir des témoignages amassés, Hudon a créé une collection de petites histoires, illustrées musicalement par trois compositeurs issus d'univers et de milieux différents, qui font état de l'évolution de ces projections de l'esprit dans le temps. Ce sont ces histoires qui ont servi de matière première au spectacle.

D'entrée de jeu, le public sait, en pénétrant dans la salle, qu'il n'assistera pas à quelque chose d'ordinaire. La représentation tarde à débiter, les spectateurs ont le temps de s'imprégner de l'atmosphère feutrée, propice à la réactivation de la mémoire. Dès l'entrée en scène des musiciens, à qui l'on a laissé un espace et une marge de manœuvre considérable, l'aire de jeu se transforme en « boîte d'harmonie » au sein

1. Voir le compte rendu d'Eza Paventi, « Si j'avais les ailes d'un ange en février... Le Mois Multi », dans *Jeu* 96, 2000.3, p. 198-201.

de laquelle se marient texte préenregistré et musique en direct pour créer une partition sonore unique. À partir de là, la porosité des frontières entre les différents langages et pratiques artistiques n'est plus discutable ; un décloisonnement généralisé se produit, partitions sonores et partitions visuelles fusionnent pour créer l'équilibre.

Si Marcelle Hudon privilégie à ce point le théâtre d'ombres et d'objets, c'est que celui-ci « permet d'exprimer différents niveaux de conscience. Pour travailler la mémoire, l'ombre constitue un médium extraordinaire<sup>2</sup>. » Ainsi, la marionnette est confrontée aux technologies actuelles, mais également à une technique aussi artisanale que l'écran de toile sur lequel sont projetées, à contre-jour, ombres et lumières. Cet écran constitue, en quelque sorte, une ouverture sur le monde intérieur, un trou lumineux qui rendrait possible la descente aux seuils mêmes de la pensée. Du reste, l'utilisation du médium vidéographique, avec ses gros plans, ses prises de vue rapprochées et ses multiples possibilités de focalisation et de cadrage, accentue l'effet introspectif désiré par Hudon, qui aspire à « montrer autrement ».

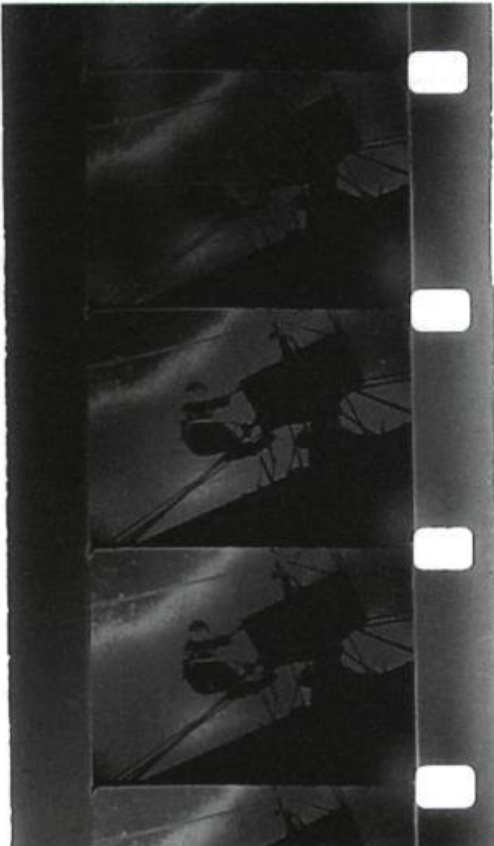
*Mody Bleach*, performance présentée au Mois Multi 2002 par Antitube (France) et les Productions Recto-Verso. Photo : Mody Bleach.

Le grand intérêt de cette production réside d'abord et avant tout dans la surexposition/superposition d'images *a priori* très simples, mais qui prennent sens lorsque mises en rapport les unes avec les autres. Sur une table à dessin, caméra en main, les manipulateurs reconstruisent, à l'aide de photos, de transparents et de diapositives, les peurs des uns, les fantasmes des autres. Le procédé semble relativement simple, mais chaque pratique est maîtrisée à la perfection ; de la manipulation de marionnettes au maniement de la vidéo, en passant par l'interprétation musicale, l'expérience artistique proposée par Marcelle Hudon et ses acolytes est à la fois puissante, délicate et lyrique. Ceux-ci n'ont guère laissé de place à l'improvisation, travaillant de concert pour créer une œuvre bien contrôlée, mais qui, d'une représentation à l'autre, propose un achèvement nouveau.

### **Méchant machin : Mody Bleach**

Le second spectacle auquel j'ai eu l'occasion d'assister constitue vraisemblablement le bémol le plus important de mes pérégrinations « moismultiesques », qui avaient pourtant bien débuté. Codiffusée par Antitube et les Productions Recto-Verso, *Mody Bleach* est une performance ciné-audio expérimentale présentée par un collectif de jeunes artistes français constitué de quatre projectionnistes et d'un musicien électroacoustique. D'emblée, je confesse mon peu de connaissance du médium cinématographique ; cependant, j'ai eu l'impression ici d'assister à une étude très technique d'altération de l'image, pratiquée, à froid, sur un classique du cinéma américain, sans autre motif que celui de triturer un peu de pellicule.

2. Jean Saint-Hilaire, « Des héros, des rêves et des aveugles », dans *Le Soleil*, samedi, 2 février 2002, p. C10.





Grosso modo, *Mody Bleach* consiste en un exercice de déconstruction qui prend appui sur le film *Moby Dick*, de John Huston, d'après le roman d'aventures de Hermann Melville. Préalablement altéré, manipulé et traité en laboratoire, le film original, utilisé comme matériau de base, est projeté sur grand écran et subit, en direct, une série de déformations de tous ordres : des images du combat entre l'homme et la baleine sont démultipliées, juxtaposées et superposées devant nous dans un jeu de couleurs et de contrastes pour le moins déroutant. Armés de huit projecteurs 16 mm, les quatre projectionnistes s'échinent à mutiler la pellicule tandis que, parallèlement, un musicien électroacoustique s'empare de la bande sonore pour mieux la désagréger à son tour. Les artistes se réapproprient sans vergogne le chef-d'œuvre de Huston, le revisitant à chaque représentation pour en dégager de nouveaux effets, non pas de sens, mais uniquement formels.

### **Mody Bleach**

IMAGES : CHRISTOPHE AUGER, ÉTIENNE CAIRE, XAVIER QUÉREL ET GAËLLE ROUARD (FRANCE) ; SON : VINCENT EPPLAY (FRANCE). PERFORMANCE CINÉ-AUDIO EXPÉRIMENTALE, PRÉSENTÉE CONJOINTEMENT PAR ANTITUBE ET LES PRODUCTIONS RECTO-VERSO, LE 21 FÉVRIER 2002, À LA SALLE MULTI DU COMPLEXE MÉDUSE.

Contrairement à mes voisins, qui semblaient y avoir trouvé leur profit, je suis restée de glace face à ce qui m'était montré. À titre exploratoire, l'exercice présentait un intérêt certain, il faut en convenir, mais le résultat m'a semblé particulièrement laborieux.

Les cinq premières minutes de la représentation m'ont paru tout simplement insupportables en raison du type de mise au point focale utilisé qui ne permettait pas de discerner quoi que ce soit. D'une part, on devinait à peine ce que représentaient les images choisies, et l'œuvre de Melville avec plus de difficultés encore ; d'autre part, certains fragments du film étaient exhibés en boucle, *ad nauseam*, mais dans une kyrielle de couleurs, avec, en prime, des bribes de sons épars et distendus, un peu inquiétants, projetés en stéréo. Totalelement déboussolée, je ne suis pas arrivée à me raccrocher à quoi que ce soit de tangible, et mon intérêt de s'amenuiser peu à peu...

Apparemment, les performeurs semblent avoir fait un véritable travail d'exploration de leur médium en laboratoire sur un nombre relativement restreint de scènes, se penchant minutieusement sur chaque séquence, tordant, délavant, oxydant la pellicule pour la rendre quasi méconnaissable. Mais pourquoi choisir ce film en particulier, et pas un autre, pour réaliser un tel exercice technique, car c'en était certainement un ? Qu'est-ce qui a poussé ces artistes à jeter leur dévolu sur une œuvre phare de l'histoire du cinéma pour en faire une création à ce point abstruse ? Et comment justifier le geste performatif lorsque les artistes semblent occultés, presque détachés de l'œuvre, aux yeux du public ? Ce sont autant de questions qui me sont venues à l'esprit lors de la présentation de *Mody Bleach*, auxquelles je ne discerne, encore maintenant, aucun élément de réponse satisfaisant. Le montage des images apparaissait si perfectionné que le sens se perdait parmi les trop nombreuses stimulations visuelles. Certains spectacles, comme *Mody Bleach*, accordent une place si grande à la technique qu'ils négligent la raison pour laquelle, à l'origine, ils l'utilisent. Les artistes nous ont présenté un exercice technique de haute voltige, certes, mais un exercice d'une froideur consommée. Au terme du spectacle, une interrogation demeure sans réponse : outrage ou hommage... ?



### Chouette gadget : l'École d'aviation

Le troisième et dernier « spectacle » auquel j'ai pu assister est en fait une installation avec automatisa-tion de l'artiste multidisciplinaire québécoise Diane Landry. Cette installation, intitulée *l'École d'aviation*, s'inscrit dans un continuum d'œuvres dites « nouvelles », c'est-à-dire d'œuvres construites à partir d'objets inanimés, arrachés du quotidien et récupérés, que l'on a doté de mobilité. Tantôt expo-sition statique, tantôt installation dynamique, *l'École d'aviation* représente, pour reprendre les mots de l'artiste, « un champ de parapluies qui respirent ». Plantés en plein cœur d'un espace partiellement plongé dans la pénombre, vingt-quatre parapluies de toutes les formes et de toutes les couleurs dorment. Déjà, l'effet est saisissant : les quelques spectateurs ayant osé pénétrer dans la forêt d'ombrelles y circu-lent avec un recueillement quasi religieux, ceux qui sont restés à l'orée contemplent avec fascination l'é-trange réunion. Puis, tout doucement, une corolle rosée frémit, s'ouvre, entraînée par un minuscule moteur fixé à la base de son manche, et se referme tout aussi doucement, dans un léger souffle tonal. Ensuite, c'est le tour du parapluie bleu rayé, et du jaune à petites fleurs, et puis tous les parapluies se mettent à s'ébrouer, se déployer, se faner et se refermer pour renaître de façon cyclique à intervalles irréguliers. Plantées au sol, des lampes de poche judicieusement orientées projettent, en même temps que l'ouverture des corolles, leurs faisceaux vers le haut, traversant les tissus diaphanes pour se jeter en taches multicolores sur une toile blanche, tendue au plafond. L'espace entier est contaminé de taches lumineuses et participe

*L'École d'aviation*, installation de Diane Landry, présentée lors du Mois Multi 2002. Photo : Émile Morin.

à la naissance de l'œuvre. L'effet du théâtre d'ombres est magnifique. Le spectateur assiste alors à l'épanouisse-ment de fleurs étonnantes, de fleurs qui respirent grâce à vingt-quatre petits harmonicas intégrés à l'installation, soupirant avec langueur et indolence. « Cette prairie semée de parapluies qui s'allument et s'éteignent, chantent et se taisent, s'épanouissent et meurent dans une séquence imprévisible, nous parle du temps qu'il fait et du temps qui passe », nous dit le programme. En effet, *l'École d'aviation* est une œuvre qui incite bien humblement à la contemplation ; pour l'ap-précier dans son ensemble, il faut s'appropriier le rythme de la respiration des pa-rapluies et se laisser pénétrer par le mouvement cyclique. Alors, et alors seulement, l'envol est enfin possible.

#### *L'École d'aviation*

INSTALLATION AVEC AUTOMATISATION DE DIANE LANDRY, PRÉSENTÉE DU 16 AU 24 FÉVRIER 2002 AU STUDIO D'ESSAI DU COMPLEXE MÉDUSE.



*L'École d'aviation*, comme l'œuvre globale de Diane Landry d'ailleurs, s'insère parfaitement au sein de la thématique du Mois Multi. Véritable bricoleuse-patenteuse, Diane Landry aime triturer la mécanique cachée des objets, juxtaposer ses trouvailles les unes aux autres ou les hybrider, tels les « parapluies-harmonicas-lampes de poche » de *L'École d'aviation*. Ici, les objets sont exploités davantage pour leurs qualités esthétiques ou leur potentiel emblématique que pour leur statut d'objets récupérés ; ils deviennent, selon Patrice Loubier, « des acteurs d'un théâtre d'ombres ou ils participent de constructions fantaisistes qui se prêtent à des lectures symboliques. Ainsi, l'objet courant que l'artiste intègre à ses installations semble-t-il passer du rôle de témoin, d'expôt (selon le terme de Jean Davallon), au rôle de matériau ou de symbole<sup>3</sup>. » Malgré l'assemblage de mécanismes complexes, le contrôle aléatoire de la cadence des parapluies exécuté à distance par ordinateur et l'appareillage que nécessite un projet comme *L'École d'aviation*, l'installation de Diane Landry est d'abord et avant tout organique. La métaphore végétale prend complètement le pas sur les propriétés cinétiques de la machinerie utilisée. La combinaison d'éléments éclairants (les sources lumineuses) et de matériaux à la fois opaques et diaphanes (les parapluies) permet à l'artiste de projeter, grâce à des mécanismes ingénieux, une quantité illimitée d'ombres et d'images. *L'École d'aviation* est une œuvre de toutes les fascinations, qui interpelle et questionne. Infatigable dans son mouvement et infinie dans la durée, elle rappelle effectivement au spectateur « le temps qu'il fait et le temps qui passe »...

\*\*\*

Eza Paventi, qui couvrait l'édition 2000 du Mois Multi à Québec et à Montréal, soulignait dans son article que « [c]onsciemment ou non, les organisateurs de l'événement nous ont tout de go plongés dans le bain de la création multidisciplinaire où la démarche est souvent plus importante que le résultat lui-même<sup>4</sup> ». Cela semble beaucoup moins vrai cette année. L'importance de l'exploration artistique demeure, mais le « produit fini » importe d'autant plus que les créateurs ont à cœur la production de belles images, denses et fortes, qui feront leur chemin dans l'imaginaire des spectateurs ; Marcelle Hudon et ses marionnettes oniriques, Diane Landry et son champ de parapluies, et même les artistes de *Mody Bleach*, avec leur baleine en technicolor, ont fait montre d'un souci esthétique certain, qui transparait dans l'hybridation des formes, des matériaux, des disciplines et des arts. Et comme on peut le constater, la place accordée à la technologie de pointe est moins importante qu'elle n'y paraît. L'actualité est peut-être à l'*ultra*, au *méga* et à l'*inter*, mais l'avenir est sans conteste au *multi* ! j

3. Patrice Loubier, « De l'expôt au symbole : présences de l'objet dans le travail récent de Diane Landry », dans *Diane Landry, œuvres nouvelles*, Québec, Vu, Centre de diffusion et de production de la photographie, 1998, p. 13.

4. Eza Paventi, art. cit., p. 199.